Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 51 (1947)

Rubrik: Notices nécrologiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Hans Schudel

(1889 - 1946)

Peu de Suisses alémaniques ont compris l'habitant du Jura comme Hans Schudel, et peu se sont créé, dans cette région, d'aussi nombreuses et d'aussi solides amitiés que les siennes.

Fils d'un forgeron de l'Arsenal cantonal de Berne, il fait dans cette ville ses classes primaines et secondaires, puis un apprentissage dans une banque privée. Il est nommé employé de la Banque cantonale de Berne et affecté à la succursale de Porrentruy le 2 mai 1908, se voit transférer successivement à Saignelégier, à Tramelan, à Bienne, et, en 1913, au siège central de cette institution. Il y passe vite contrôleur, fondé de pouvoirs, vice-directeur et, en 1931, directeur. Il travaille d'arrache-pied, sans répit, malgré le mal dont il souffre et qu'il tait, mal qui l'emportera en quelques heures. En dépit de ses occupations professionnelles absorbandes, il s'intéresse aux beaux-arts à tel point qu'on le nomme membre de la direction du Kunstmuseum de Berne.

Hans Schudel, entré dans la Société jurassienne d'Emulation au cours de son stage dans le Jura, lui est toujours resté fidèle. Elle le regrettera longtemps.

Fritz Christen

(1874 - 1946)

Le chef de la maison de commerce bernoise Christen et Cie S. A., dont le nom est bien connu de nos agriculteurs et industriels jurassiens, était un ami de notre Jura où il avait plaisir à se retrouver y ayant découvert en 1899 la compagne de sa vie, Mlle Mathilde Metthée, fille de l'ancien directeur de la poste à Porrentruy.

Au 31 décembre 1946, Fritz Christen aurait fêté le 72e anniversaire de sa naissance. Un jour de Sylvestre l'a vu naître, un même jour l'a

vu quitter ce monde. Né en 1874 à Berne, Fritz Christen suivit les écoles de sa ville natale et accomplit un apprentissage de trois ans dans le commerce de son père. Puis il séjourna quelques années à l'étranger, en France, en Allemagne et en Amérique pour étendre ses connaissances professionnelles et linguistiques. Rentré au pays, il accomplit son service militaire et s'attacha à développer l'entreprise paternelle dont il prit la direction avec son frère à la mort de son père en 1912. Grâce à ses qualités d'homme d'affaires, son entregent et son ardeur au travail, il conduisit la maison créée par son grand-père à une grande prospérité. Spécialisée dans le commerce de quincaillerie, outils et machines-outils, elle occupe aujourd'hui 150 employés.

L'énergie et l'initiative de Fritz Christen ne restèrent pas longtemps inaperçues dans la vie publique de la capitale. On fit appel à lui pour diverses fonctions ; il fut membre du Conseil des bourgeois, président d'une abbaye et collabora aux conseils d'administration d'entreprises industrielles. Dans ces fonctions, il se chargea de manière exemplaire et avec un sentiment élevé du devoir des travaux qui lui furent confiés.

Pour son personnel, il fut non seulement un exemple de fidèle accomplissement de sa tâche, mais un chef compréhensif et bon qui connaissait bien son monde et s'intéressait à chacun, toujours prêt à aider, car papa Christen avait le cœur à la bonne place.

Un digne hommage de profonde reconnaissance à ce chef pour sa belle activité et son grand dévouement a été exprimé par son personnel lors de la fête du centenaire de la maison Christen en 1944. Aujourd'hui, la quatrième génération est à l'œuvre. C.

Robert Schweingruber

(† 30 juillet 1947)

La Section bernoise de la Société jurasienne d'Emulation a perdu en Robert Schweingruber l'un de ses meilleurs membres. Assidu aux assemblées générales, aux conférences, aux fêtes de St-Martin et aux réunions amicales du samedi, il y montrait une humeur et un jugement qui participaient d'un esprit bien équilibré et d'une volonté rare et faisaient croire qu'il était en bonne santé. Cependant, une maladie le minait dont l'issue fatale était inévitable. La mort l'a surpris dans sa cinquante-cinquième année.

Il était natif de Saint-Imier, où il avait fréquenté l'Ecole de commerce et travaillé quelque temps dans la fabrique de son père avant de se consacrer à la branche des assurances. Ses qualités professionnelles lui valurent d'être appelé au service de la Société suisse d'assurance mobilière dont il devint et resta, jusqu'à sa fin, un inspecteur parti-

culièrement qualifié. On lui confiait de préférence les affaires difficiles, parce qu'il y mettait tout son cœur et les résolvait avec succès.

Son décès, survenu beaucoup trop tôt, affecte douloureusement les nombreux amis que comptait Robert Schweingruber.

Nous présentons nos vives condoléances à Madame Schweingruber et à ses deux fils.

Dr Jules Eguet

(1868 - 1947)

Une plaque de bronze, scellée dans le mur de la demeure du Dr Eguet, à Corgémont, rappelle que dans cette maison ont vécu deux citoyens éminents : d'abord, le Doyen Morel, puis le Dr Jules Eguet. L'un et l'autre ont bien servi leur village et notre petite patrie jurassienne ; c'est pourquoi la Société de développement de Corgémont a tenu à associer les noms de ces deux citoyens dans le bronze afin de rappeler leur souvenir aux générations futures. Aujourd'hui, nous nous occuperons plus spécialement du Dr Eguet, décédé le 14 avril 1947, à l'âge de 81 ans. La nouvelle de son décès consterna chacun. On était si habitué à le voir se rendre chaque jour auprès de ses malades qu'on eut beaucoup de peine à admettre que ce privilège-là nous était désormais enlevé. Aussi, toute la population tint à assister à la cérémonie funèbre, le 16 avril 1947, qui fut organisée en l'honneur du Dr Eguet, au temple de Corgémont, quelques minutes avant le départ de sa dépouille mortelle pour le crématoire de Bienne. Voici quelle a été la carrière de notre éminent concitoyen :

Le Dr Eguet est né le 19 avril 1868 à La Chaux-de-Fonds. Il fréquenta d'abord le collège industriel de cette ville, puis le gymnase de Neuchâtel et l'Ecole cantonale de Porrentruy, où il obtint sa maturité.

Ses études de médecine le conduisirent aux Universités de Bâle et de Berne ; il fit en outre deux semestres à l'Université de Munich. L'examen fédéral de médecine porte la date du 19 juillet 1892, et le doctorat celle du 15 novembre 1894.

Le Dr Rätz était décédé le 23 novembre 1894. Le Dr Eguet lui succéda comme médecin du Bas-Vallon, c'est-à-dire de Sonceboz, Corgémont, Cortébert, Courtelary et Cormoret. Le Dr Eguet était à ce moment-là assistant à l'hôpital de l'Isle à Berne. Et c'est sans relâche, pendant 52 ans, qu'il exerça sa noble profession dans un rayon de plus de 5000 habitants, avec un dévouement inlassable, avec une compétence remarquable, avec une conscience à toute épreuve. Le Dr Eguet était un médecin de grande classe. Ses capacités étaient indiscutables et connues bien au delà de notre Vallon. C'était un homme intègre, d'une très grande modestie,

une belle et noble nature ; un homme foncièrement bon et d'une honnêteté parfaite ; c'était un gentleman accompli, un citoyen de cœur et de bon sens, aimant la justice, la franchise, la droiture. C'était un homme de paix, qui voulait avant tout la concorde et la fraternité dans toutes les circonstances de la vie. Il accueillait chacun avec une naturelle bienveillance ; son désir le plus ardent était de soulager ses concitoyens, de leur rendre service et de contribuer aussi au développement et à la prospérité de son cher village de Corgémont.

Comme médecin, le Dr Eguet organisa dans notre localité de nombreux cours de samaritains, et il fut le créateur de l'œuvre magnifique de la Sœur visitante. Bref, le Dr Eguet a soulagé des misères innombrables, et on ne connaîtra jamais toute l'étendue de sa générosité discrète.

A côté de son activité professionnelle, le Dr Eguet s'occupa très activement de la chose publique. Originaire de Corgémont, il aimait passionnément son village. Pendant 23 ans, de 1898 à 1921, il fit partie du Conseil municipal en qualité de vice-maire. Il eut ainsi l'occasion de mettre à la disposition de nos autorités communales sa grande expérience et ses compétences indiscutables ; tous les domaines lui étaient familiers. Le Dr Eguet fit partie pendant le nombreuses années de la commission d'assistance ; nul mieux que lui ne connaissait les conditions particulières de notre population.

Pendant plusieurs décades, il fut également président véritablement qualifié de la commission de salubrité publique. Durant sa longue activité, le De Eguet siégea en outre dans d'innombrables commissions temporaires ; il serait trop long d'en énumérer la liste.

Citons encore la commission de l'Ecole secondaire, au sein de laquelle le Dr Eguet a déployé une activité extraordinaire. Il a été élu membre de la commission après le décès du Dr Rätz en 1894. Jusqu'en février 1944, il a ainsi totalité 50 années de féconde activité. Il en a été le secrétaire pendant douze ans, puis secrétaire par intérim pendant trois ans et, finalement, président pendant une trentaine d'années. C'est là une activité qui compte dans la vie d'un homme, une activité dont on peut dire qu'elle fut remplie avec distinction et avec un rare dévouement.

Et que dire de l'activité bienfaisante du Dr Eguet en qualité de président de la Corporation bourgeoise pendant quarante-cinq ans, et de membre du conseil pendant quarante-neuf ans. Il aimait par dessus tout sa corporation bourgeoise, il veillait jalousement à ses destinées. Il s'intéressait avec joie, avec ferveur, à nos belles forêts, à nos beaux pâturages, à nos belles fermes de montagne. Il aimait participer aux sorties du conseil de bourgeoisie. C'était pour lui, dans le travail intense de chaque jour, un délassement bienfaisant. Parcourir nos vastes domaines

en sa précieuse compagnie, c'était aussi pour les membres du conseil un privilège que nous n'oublierons jamais.

Est-il besoin d'ajouter que le Dr Eguet était un excellent époux, un père dévoué, consacrant ses rares loisirs au bien-être de sa chère famille. Il avait également son violon d'Ingres : c'était sa belle collection de timbres-poste, qu'il enrichissait fréquemment avec de nouvelles acquisitions. Il avait reçu sa première colombe de Bâle, à l'âge de 16 ans.

Bref, avec la disparition du Dr Eguet, c'est un peu du vieux Corgémont qui s'en est allé ; il en était peut-être un des derniers représentants. Nous ne terminerons pas cette brève biographie sans souligner encore que le Dr Eguet fit longtemps partie du Comité de direction de l'Hôpital de l'Ile, à Berne. En outre, il était membre du Collège de santé du canton de Berne, de la Chambre médicale suisse et de la Ligue antituberculeuse. Le Comité des Missions de la Suisse romande a également perdu en celui-ci un membre dévoué et fidèle !

Dr h. c. Ernest Dübi

(1884 - 1947)

Le 16 septembre 1947 est décédé — dans sa maison de campagne à Hertenstein — le Dr h. c. E. Dübi, président du Conseil d'administration de la Société des Usines Louis de Roll S. A., à Gerlafingen.

E. Dübi était, sous bien des rapports, un homme extraordinaire, un homme qui a accompli dans l'espace des trente-cinq années qui suivirent la fin de ses études, un travail immense, forçant notre admiration, non seulement par son ampleur, mais par le degré de perfection dont il fut marqué.

Né à Gerlafingen le 4 avril 1884, E. Dübi passa sa jeunesse dans ce centre industriel de première importance, où son père était directeur général commercial. Le rouage de l'entreprise L. de Roll devint bien vite familier au jeune homme qui était, semble-t-il, destiné à y jouer un rôle de tout premier plan.

La maturité littéraire, obtenue en 1904 à Soleure, le diplôme d'ingénieur-mécanicien de l'Ecole polytechnique fédérale à Zurich (1909) ainsi que le titre de docteur ès sciences technique (1912) fournirent au jeune homme les armes nécessaires à l'accomplissement de pareille mission. Il passa une année en Angleterre, fit plusieurs stages dans les bureaux L. de Roll à Gerlafingen, Klus et Olten, et c'est le 1er janvier 1916 que E. Dübi entra officiellement au service des Usines L. de Roll. Pendant dix ans, il assuma la direction de l'usine des Rondez, puis pendant deux ans celle de l'usine de Klus, et c'est en 1929 qu'il fut

appelé à la direction générale des six usines L. de Roll. Il revint donc s'établir à Gerlafingen.

Après 25 ans d'une fructueuse activité — en 1941 — il fut élu président du Conseil d'administration, honneur très justement mérité. Jamais la Société des usines L. de Roll ne fut dirigée par un homme plus expérimenté et plus compétent. Ayant procédé personnellement à d'intensives recherches sur les qualités des fontes, il n'hésita pas à créer, à Gerlafingen, un laboratoire de recherches pour les aciers ; l'inauguration de nouveaux laboratoires de recherches hydrauliques et chimiques, à Klus, — quelques semaines avant sa mort, — fut sa dernière satisfaction d'ingénieur-créateur.

Comme membre du Conseil de l'Ecole polytechnique fédérale et président de la Commission consultative du laboratoire fédéral d'essais des matériaux et des recherches pour l'industrie, la construction et les arts et métiers, E. Dübi resta intimement lié à toutes les branches des sciences techniques et ce fut pour lui un honneur bien mérité lorsque l'Ecole polytechnique fédérale lui conféra le titre de Dr h. c., à l'occasion de son 60e anniversaire.

La carrière militaire du Colonel Dübi n'en fut pas moins brillante. Artilleur enthousiaste, il conquit ses grades très rapidement. Capitaine en 1914, il commanda la Bttr. camp. 25, puis, promu major en 1920, on lui confia le commandement du Groupe d'art. camp. 5. En 1926, il est nommé Lt.-colonel et prend le commandement du Rgt. art. camp. 3. Six ans plus tard, investi du grade de colonel, il prend successivement le commandement des Br. art. 3 et 2, et c'est en 1938 que le Conseil fédéral lui confia le poste de Chef de l'artillerie du Ier Corps d'armée (Cdt. de corps : Colonel Guisan). Ses vastes connaissances techniques furent très appréciées au sein de la Commission fédérale de l'artillerie dont il fut membre ainsi que par le Service technique de l'armée. (Nous savons le rôle important qu'ont joué les aciéries de Gerlafingen pendant la dernière guerre).

Ingénieur très doué et militaire de haute valeur, E. Dübi se distingua particulièrement par ses belles qualités de cœur. L'origine de cette forte personnalité, de ce caractère si bien trempé, bon et loyal, plonge ses racines dans un milieu familial particulièrement heureux, où un père vénéré, travailleur infatigable et gai compagnon à la fois, montrait le bon exemple et où une mère, toute de douceur et d'amour pour son entourage, sut guider ses enfants sur le droit chemin. Ces nobles qualités, Ernest Dübi sut en tirer profit et les faire rayonner autour de lui. Très sévère envers lui-même, il s'imposait comme chef tant par son savoir universel que par son amabilité naturelle. Qui eût été mieux qualifié que M. Dübi pour conclure avec M. Ilg cette fameuse convention de paix entre patrons et ouvriers des usines métallurgiques, convention qui fait l'admiration et le bonheur de milliers d'hommes

et qui valut à ses deux initiateurs l'honneur du doctorat honoris causa de l'Université de Berne. L'autorité incontestable de Ernest Dübi dans toutes les questions économiques et sociales lui valut de siéger à la Commission fédérale des fabriques, où ses avis furent toujours très appréciés.

De nombreuses entreprises industrielles et bancaires s'assurèrent la précieuse collaboration du Dr Dübi en l'appelant au sein de leur conseil d'administration.

Nous relevons que le Dr Dübi fut un ami sincère des Romands, des Jurassiens, en particulier. Il garda toujours vivace le souvenir des dix ans passés à Delémont, région où il se constitua de solides amitiés. C'est d'ailleurs pendant la période de direction de l'usine des Rondez qu'il fonda sa belle famille avec Mademoiselle Anne Munzinger, de Soleure ; deux de ses trois enfants sont nés à Delémont.

Le Dr Dübi aimait et appréciait le caractère franc et vif de la population jurassienne. Il montra de façon tangible son attachement au Jura en présentant sa candidature à la Société jurassienne d'Emulation, institution à laquelle il porta un intérêt très particulier.

Tous ceux qui ont connu le chef et le collaborateur lui conservent un souvenir d'admiration et de profonde reconnaissance.

Le Dr Dübi a bien mérité de la patrie. G.

Emile Perrenoud

ancien pasteur

(1870 - 1947)

Né à Sonceboz, le 17 mai 1870, M. Perrenoud y suivit l'école primaire, puis il passa à l'école secondaire de Corgémont. Il fréquenta l'école normale de Peseux, laquelle avait pour lors une grande réputation. Il fit ensuite sa théologie à Neuchâtel, Edimbourg ; à Greifswald, il suivit les cours du célèbre professeur Schlatter, qui exerçait sur ses élèves une grande influence. Il termina enfin ses études à l'Université de Berne. Jeune pasteur, plein d'ardeur et de foi, il fit un stage de trois ans à Mazamet (France), d'où il revint enrichi d'expériences. Ayant exercé le saint ministère au Locle, puis à Court, il fut appelé par l'église française de Strasbourg, où il eut l'occasion de déployer toute sa belle activité et de donner toute sa mesure. Il s'y sentait si utile qu'il eut quelque peine à accepter l'appel de la paroisse de Saint-Imier. Il s'y résolut cependant et exerça dans cette grande paroisse un fructueux ministère de 24 ans. A côté de son activité pastorale, il prit le temps de s'occuper de beaucoup de choses. Il fut notamment la cheville ouvrière du nouvel hôpital de Saint-Imier, où son bon sens pratique

le servit admirablement. Il fut un membre influent de la commission des études théologiques du canton de Berne et président des hôpitaux bernois. Son zèle et son dévouement eurent leur récompense : il reçut de l'Université de Berne le titre de « docteur honoris causa ».

Retiré à La Neuveville, il n'y demeura pas inactif. Il fut président du Progymnase et de l'Ecole enfantine, membre du comité de « Mon Repos », auquel il voua la plus grande sollicitude, et membre du Conseil de paroisse. Il fut aussi, durant toute sa carrière, un émulateur parfait, et présida avec compétence la section de La Neuveville.

Il eut l'occasion de prêcher quelquefois dans notre église, et c'était toujours un réconfort de l'entendre. Il parlait avec conviction, autorité et foi.

Il laisse l'exemple d'une belle vie, d'une très belle vie.

A. G.

Albert Eglin

(1877 - 1947)

Natif de Bâle-Campagne, Albert Eglin, dès 1909, fit du Jura bernois sa patrie d'élection. Aussi devint-il un ardent défenseur du Jura qu'il connaissait pour l'avoir parcouru en tous sens et en avoir étudié la langue et les mœurs.

Choisi parmi 17 candidats et après une leçon d'épreuve, Albert Eglin est appelé au poste de maître de langues allemande et anglaise aux écoles secondaire et de commerce de Saint-Imier. Il devait rester au même poste d'octobre 1909 jusqu'à fin mars 1945, donnant à la jeunesse le meilleur de lui-même.

D'une intelligence remarquable et d'une culture profonde et étendue, il fit bénéficier de ses connaissances éclectiques de nombreuses générations d'élèves. Il organisa à Saint-Imier des cours de vacances pour Suisses alémaniques. Il organisa de nombreuses courses pédestres à travers le pays jurassien.

La chose publique ne le laissa pas indifférent. Appartenant au parti grutléen, il entra dès la dissolution de ce dernier dans le parti socialiste. Ses électeurs l'envoyèrent siéger au Conseil général dont il devait assumer la présidence, puis au Conseil municipal où il devait occuper la place de secrétaire et la direction de l'important dicastère de l'assistance publique et des tutelles. Il présida avec une grande autorité la Commission du Musée et de la bibliothèque. Partout son bon sens et son esprit de concorde devaient lui valoir des succès.

Il fit partie de la section Erguel de la Société jurassienne d'émulation et toujours il y eut une part active et féconde.

Dès sa mise à la retraite en mars 1945, un mal insidieux le terrassa. Et pourtant il lutta jusqu'au bout. Quelques jours avant sa mort il se remit à sa table de travail pour achever le rédaction du « Bergfrei » dont il avait la charge depuis nombre d'années.

Le 22 octobre 1947, Albert Eglin rendait le dernier soupir.

Sa vie fut toute de conscience et de labeur. Que sa famille reçoive ici l'hommage de notre respect et de notre sympathie.

Charles Bangerter

(1882 - 1947)

Charles Bangerter, né le 20 novembre 1882, décédé le 27 septembre 1947, originaire de Wengi près Büren, était un Suisse alémanique par son origine, son instruction et son éducation.

Il a fait un apprentissage d'employé de chemin de fer à la Centralbahngesellschaft, à Berthoud ; est passé, en 1914, au service des chemins de fer régionaux Saignelégier-Glovelier et Porrentruy-Bonfol, dont il fut le directeur de 1917 à 1930. Depuis lors, il a fonctionné dans diverses administrations : sept ans au Commissariat cantonal des guerres, huit ans au Service des impôts de la ville de Berne et sept ans à l'Office cantonal de l'économie de guerre. Sa santé défaillante l'avait obligé à s'abstenir de toute activité de 1938 à 1940.

Nous ignorons si Charles Bangerter, que nous n'avons personnellement pas connu, fréquenta jamais les manifestations de notre section. Toujours est-il qu'en restant membre de notre société et en en acceptant régulièrement les *Actes*, il a fait chaque année à l'égard de notre Jura et de ses institutions un geste d'amitié, de compréhension, d'attachement, un geste qui suppose des qualités de cœur et d'esprit auxquelles nous sommes très sensibles et dont nous gardons beaucoup de reconnaissance.

A. L.

André Ruedin

(1902 - 1947)

Le 4 octobre 1947, à la consternation de chacun, André Ruedin, administrateur de la Société Horlogère, à Reconvilier, était enlevé subitement par une crise cardiaque, laissant une veuve et deux jeunes fils éplorés.

André Ruedin, originaire du Landeron, était né au Noirmont le 18 février 1902. Il fit ses classes primaires et secondaires à Reconvilier. Il fréquenta ensuite l'Ecole d'horlogerie de Neuchâtel. Des séjours à

l'étranger, comme rhabilleur, lui ouvrirent des horizons précieux. De retour au pays, il fit des stages pratiques dans des manufactures d'horlogerie. Le 15 février 1926, il entra à la Société Horlogère Reconvilier Watch Co., où il travailla dans plusieurs départements. Après la mort de son père Georges Ruedin, il collabora avec son frère Jean à la direction de l'entreprise. C'était un chef dans toute l'acception du terme.

« Citoyen intègre et désintéressé, déclare le «Courrier de la Vallée», André Ruedin donnait aux sociétés son appui le plus absolu. Homme de cœur, il savait faire le geste avec discrétion. Il était d'un commerce agréable. Patriote ardent, il avait accompli toutes les mobilisations comme sous-officier mitrailleur à la satisfaction de ses chefs... »

Ses funérailles furent une manifestations impressionnante de la sympathie de toute la population du village et des nombreux amis qu'André Ruedin comptait dans les localités voisines.

Fernand Jabas

(1868 - 1947)

Dans la soirée du dimanche 16 novembre 1947 s'est éteint à Court M. Fernand Jabas, instituteur retraité. Cette nouvelle a douloureusement frappé le Jura tout entier, car F. Jabas était une personnalité, un vrai, un bon Jurassien.

Originaire de Malleray, né le 15 octobre 1868, il fréquenta l'école secondaire de Moutier, puis entra à l'Ecole normale de Porrentruy où il obtint son brevet d'enseignement en 1887. Après un séjour de six mois à Souboz, F. Jabas fut nommé à Court le 1er novembre 1887. C'est dans cette localité qu'il accomplit sa longue et belle carrière de pédagogue. Deux générations ont profité de son enseignement. Bien qu'il possédât son brevet secondaire, il ne voulut jamais abandonner son école de Court. Il sut insuffler à ses élèves son enthousiasme et son amour des belles choses. Le 31 octobre 1932 il quitta l'enseignement, jouissant dès lors d'une retraite bien méritée.

La débordante activité de cet homme de bien ne se limita pas à son école. De très nombreuses institutions et sociétés firent appel à son dévouement, à sa grande capacité de travail et à ses talents si divers. F. Jabas fut pendant plus de cinquante ans membre de la Société jurassienne d'Emulation et occupa les fonctions de président de la Section prévôtoise à plus d'une reprise. Il fit aussi partie du Club Alpin, dont il était vétéran et membre fondateur. La Croix-Rouge profita également de son grand dévouement. Il en était le président de district. Tous les Samaritains le connaissaient aussi en tant qu'expert aux examens.

En qualité de pédagogue, il était connu dans tout le Jura, et même au delà de nos frontières. Il fut appelé très tôt à fonctionner comme expert à la Commission des examens des Ecoles normales de Porrentruy et de Delémont et fut président, pendant plusieurs années, du « Bulletin bibliographique » de la Société pédagogique de Suisse romande.

Et ce n'est pas tout : Homme d'action, tempérament ardent, F. Jabas fut aussi et surtout un artiste sensible. Poète, littérateur et peintre ! Qui ne connaît de lui son recueil de poésies « Les veillées intimes », une étude historique sur les origines du village de Court et d'innombrables poèmes de circonstance, pour toutes les manifestations du district. Jamais il n'était embarrassé, trouvant la rime avec une aisance remarquable.

Pour toutes ses activités intellectuelles, artistiques et de bienfaisance, F. Jabas fut très souvent honoré en Suisse et à l'étranger. C'est ainsi qu'il reçut une médaille du roi Léopold de Belgique pour son dévouement à la Croix-Rouge et un diplôme de Toulouse pour ses œuvres littéraires.

On ne verra plus dans le paisible village de Court l'artiste au large chapeau, à la magnifique chevelure blanche, à l'œil clair et perçant. Mais son souvenir reste vivant au cœur de tous ceux qui l'ont connu et qui eurent l'occasion d'apprécier ses talents de pédagogue, d'artiste et de philanthrope.

Qu'il repose en paix !

Jules Busson

(1889 - 1947)

L'ami que nous pleurons naquit en terre d'Ajoie, en 1889. Orphelin dès le berceau, il est élevé par des proches. Son intelligence et sa vitalité développées attirent vite l'attention et font qu'on l'envoie à l'Ecole cantonale de Porrentruy, où il porte les couleurs de « Gymnasia » que, l'an dernier encore, il arborait fièrement. Puis il se fait immatriculer à l'Université de Berne, y parfait ses connaissances en lettres, part pour Bologne où il apprend rapidement à pratiquer l'italien avec une aisance rare. La première guerre mondiale le ramène en Suisse. Il accomplit son devoir de soldat, en qualité de sergent-major, au bataillon de fusiliers 22. Les hostilités vont prendre fin, mais les temps ont changé. Jules Busson ne s'éloignera plus de son pays. Il entre dans l'administration fédérale, la quitte au bout de quelques années pour occuper un poste de directeur dans la fabrique bernoise « Amor », puis, en 1932, retourne définitivement au service de la Confédération.

Comme chacun, Jules Busson a connu des jours heureux et des heures sombres. Mais ses joies furent particulièrement vives ; ses peines, extrêmement amères et durables. Sa femme, qui lui avait donné deux filles, mourut en 1939. Il ne s'en consola jamais. En revanche, il cacha toujours son chagrin pour n'attrister ni ses enfants, ni la mère, ni la sœur de sa femme, avec lesquelles il faisait ménage. Le bonheur lui sourit naguère quand sa fille aînée, devenue l'épouse d'un jeune homme qu'il appréciait hautement, le fit grand-père d'un gentil bambin. Il conservait, dans son chez-soi, la tendresse de sa fille cadette.

Bien qu'il chérît sa famille au delà de toute expression, et quoiqu'il fût un travailleur acharné, il consacra une partie considérable de son temps à la cause du Jura. Membre de la Société jurassienne d'Emulation, il assista le plus souvent qu'il put à ses assemblées, à ses conférences, à ses fêtes. Sa présence fut pour nous un encouragement, et ses paroles affectueuses, un témoignage de sollicitude.

Il préférait à toute autre la compagnie des gens de sa terre natale. Il leur rendait avec usure l'amitié qu'il y trouvait. Nous n'en finirions pas de narrer les réunions où il paraissait insensible à la fatigue, où la mauvaise humeur jamais ne l'effleura. Son hospitalité, sa constance dans l'attachement, son affabilité, son dévouement, sa bonté dépassaient les bornes de l'imagination. S'il lui arriva de pécher, ce fut par excès d'altruisme.

Bien que Jules Busson parut solide comme le roc, une maladie le rongeait qui l'a, brusquement, abattu le 17 septembre 1947. Sa perte nous est d'autant plus sensible qu'elle était inattendue. Elle a fait dans nos rangs un vide irréparable.

Nous présentons à sa famille l'assurance de notre sympathie la plus vive et lui souhaitons, pour supporter son deuil, toute la fermeté d'âme qui caractérisait Jules Busson.

Georges Vuilleumier

(1879 - 1947)

Brave et digne citoyen, Georges Vuilleumier s'était fixé en 1931 à La Neuveville, où il exploitait un commerce de librairie. Il était serviable au possible, aimé de ses clients, particulièrement des jeunes gens et des jeunes filles qui se fournissaient chez lui.

Il avait passé environ vingt-cinq années de sa vie à l'Ecole d'agriculture de Cernier, en qualité d'économe et de maître de cultures. L'âge venant, il avait senti le besoin d'une existence plus tranquille et s'était fixé chez nous. Il comptait beaucoup d'amis, grâce à son obligeance et à son caractère enjoué.

Il fut un émulateur modeste et fidèle. A. G.

Léon Queloz

Député, Saint-Brais

(1893 - 1947)

Né le 17 octobre 1893, le défunt était le fils aîné de M. Paul Queloz, personnalité marquante, bien connue dans les Franches-Montagnes. Il était encore en bas âge lorsqu'il perdit sa mère. À 12 ans, il fut placé dans le célèbre collège de Saint-Maurice, en Valais, où il fit, pendant six ans, de bonnes études littéraires. Mais ses goûts ne le portaient pas vers une profession libérale. Fils de paysan, il se sentait attiré vers la terre. Quittant Saint-Maurice, il suivit les cours de l'Ecole d'agriculture de Porrentruy, où il acquit de solides connaissances en agronomie. Aussi se trouvait-il, à la mort de son père, bien préparé pour diriger l'important domaine agricole de la famille.

En 1921, ses concitoyens l'élurent aux fonctions de secrétaire communal. La bonne culture qu'il avait acquise au collège St-Maurice le servit à souhait dans ces importantes fonctions, où il se révéla habile administrateur et d'un dévouement inlassable aux intérêts de ses concitoyens. La même année, la Direction militaire l'appela au poste de chef de section. Au décès de son père, en 1940, Léon Queloz lui succéda aux fonctions de l'état civil.

En plus de ces fonctions communales, mentionnons encore que L. Queloz était depuis nombre d'années chef des secours en cas d'incendie, poste où il sut faire ressortir ses qualités d'organisation et ses aptitudes au commandement.

C'est en 1934 que les électeurs démocratiques francs-montagnards l'envoyèrent siéger pour la première fois au Grand Conseil, où il remplaça M. Alfred Baume, des Breuleux.

Il fut régulièrement réélu depuis, la dernière fois en 1946, recueillant ainsi un beau témoignage de confiance et de reconnaissance de ses électeurs.

Depuis 1934, il faisait partie du Conseil d'administration du Régional Saignelégier-Glovelier. En 1945, l'assemblée générale constitutive des actionnaires des Chemins de fer jurassiens l'appela aussi au Conseil d'administration de la nouvelle société. Il était encore représentant de l'Etat au Conseil d'administration de l'orphelinat St-Vincent de Paul, membre de plusieurs commissions importantes, entre autres de la Commission cantonale d'impôt et de celle préposée à l'estimation des biens fonciers, ainsi que de la Fondation Marie Berret.

Sortant d'une famille foncièrement religieuse, Léon Queloz s'affirma en toutes circonstances comme un chrétien convaincu vivant sa foi dans sa famille et dans sa paroisse. Il laisse à tous un bel exemple de vie conforme à ses principes. X.

William Waldvogel

(1887 - 1947)

C'est un grand chagrin qui dicte ces lignes. Un ami s'en est allé, après avoir, plus de trente ans, donné tout son effort à la chose entreprise. Ce n'est pas sans une profonde douleur qu'on voit partir ceux à côté de qui le destin vous à placés pour une œuvre commune. William Waldvogel est venu jeune à La Neuveville. Avant l'existence de l'Ecole de commerce, il avait fait un remplacement dans la classe commerciale de l'Ecole secondaire de jeunes filles. Il avait fait aussi de l'enseignement en Angleterre au cours d'un assez long séjour. Il avait une belle connaissance de la langue anglaise.

C'est en 1914 qu'il fut nommé à l'Ecole de commerce, en même temps qu'un autre cher collègue, M. Charles Simon. Dès lors ce fut, pour ces jeunes maîtres, sous la direction avisée de M. le Dr Scheurer, une ère de labeur intense, joyeux et profitable. William Waldvogel employa ses loisirs à parfaire ses études, qu'il couronna par une thèse remarquable sur les Relations économiques entre la Suisse et la Grande-Bretagne. Ce fut l'occasion d'un nouveau séjour en Angleterre. En 1921, le Dr Scheurer quittait l'école pour se vouer tout entier à l'office fiduciaire qu'il avait créé. A l'unanimité, la commission nommait pour lui succéder le Dr Waldvogel. Le nouveau directeur assuma cette lourde charge avec toute l'aisance d'une robuste santé, avec le sérieux et la haute conscience qui le caractérisaient. L'école ne tarda pas à prendre un développement réjouissant. Un autre fruit de ce grand labeur fut la totale confiance des autorités municipales et scolaires envers le Dr Waldvogel, qui gagna aussi l'estime et l'amitié de ses collègues et le respect de ses élèves. Tout ce qui touchait à l'école suscitait aussitôt son dévouement complet. C'est ainsi que, des années durant, il tint sa partie dans l'orchestre.

Cet homme simple, sérieux et profond avait une passion : la nature. Lac ou montagne, il les aimait également. Faire avec lui une excursion, au Fanel par exemple, était un ravissement. Il connaissait toutes les plantes, tous les oiseaux ; il en parlait d'une façon pittoresque et vivante. La dernière chose, encore inédite, qui soit sortie de sa plume, est une brochure originale sur l'île de St-Pierre. Elle sera comme le testament de ce grand ami de la nature. Cette sympathie pour toutes les choses créées devait lui rendre agréable le mouvement des éclaireurs. Dès son arrivée à La Neuveville, il s'y intéressa et dirigea la section jusqu'au moment où le travail de l'école l'empêcha de continuer.

Cet homme plutôt grave avait ses moments de gaîté juvénile et pouvait être, en société, le meilleur des compagnons.

Voilà quelques années que la belle santé dont il jouissait s'en était allée peu à peu. La souffrance s'installa en lui et commença son œuvre néfaste. William Waldvogel la supporta en homme. Il était visible, à certains moments, qu'il souffrait atrocement.

Mais il eut un beau courage, dont la source était une foi profonde. La veille de son départ pour l'hôpital, il prenait encore la parole au Musée pour introduire un collègue du Club alpin qui donnait une conférence.

Dr Hippolyte Sautebin

(1868 - 1947)

Le Dr Hippolyte Sautebin, ancien directeur de l'Ecole normale de Delémont, s'est éteint à Villeneuve à l'âge de 79 ans. Fils de Florian Sautebin, instituteur à Saicourt, il entrait à 15 ans comme élève à l'Ecole normale de Porrentruy. Quatre ans plus tard, en 1887, il obtenait son diplôme d'instituteur. C'est à Saules, petit village voisin de Saicourt, qu'il commençait sa carrière d'édcateur. Après cinq ans, il décidait de continuer ses études pour obtenir un diplôme supérieur et quittait son cher petit vallon pour revenir étudiant, aux Universités de Lausanne et de Berne. Il passait ensuite brillamment ses examens et obtenait sa licence et son doctorat en philosophie. Nous le retrouvons plus tard à Porrentruy, en qualité de professeur à l'Ecole cantonale, de 1896 à 1907, puis à Moutier, comme professeur puis directeur de l'Ecole secondaire, enfin à Delémont, professeur et directeur de l'Ecole normale pour institutrices. En 1934, après une brillante carrière, il sollicitait une retraite bien mérité.

Tous les élèves qui l'ont connu, tous les membres du corps enseignant, de même que les membres des différentes sociétés dont il fit partie — et il faut placer au premier rang l'Emulation jurassienne qui l'a compté pendant plus de 50 ans parmi ses membres et à laquelle il vouait un attachement tout particulier —, ses concitoyens, enfin tous ceux qui l'ont approché au cours de sa carrière et qui l'ont estimé et aimé, tous garderont un souvenir affectueux de cet éminent éducateur. Il était avant tout pédagogue. Non pas un maître imbu de sa science et cherchant à imposer ses propres vues sur l'éducation, mais un maître consciencieux, dévoué, respectueux de l'âme de ses élèves, soucieux de leur avenir. Un modeste, qui parvenait à convaincre davantage par la douceur et la persuasion que par la force. Un chercheur infatigable, qui s'est tenu au courant de l'évolution philosophique et artistique jusqu'à ses derniers jours. Il était resté très attaché à son Jura et à son école jurassienne. Il avait assisté avec une joie toute particulière au

cinquantenaire de l'Ecole secondaire de Moutier et au centenaire de sa chère Ecole normale. Ces festivités lui avaient procuré la joie la plus vive et il s'en est allé avec ce souvenir au cœur.

Lorsqu'il y a une dizaine d'années, le professeur Sautebin se retira à Lausanne, il prit immédiatement contact avec ses compatriotes établis sur les bords du Léman. Il devint bientôt pour eux un ami dévoué et un conseiller très écouté. C'est en juste hommage rendu à sa grande activité et à son inlassable dévouement, qu'il fut nommé président d'honneur de la section de Lausanne, à l'assemblée du 15 janvier 1943. D'une brillante érudition, d'une parfaite courtoisie, bienveillant autant que modeste, le professeur Sautebin a laissé, tout au long de sa féconde carrière, le souvenir ineffaçable d'un homme de bien. Nous lui garderons une pensée d'infinie reconnaissance.

Paul Cattin

instituteur retraité, Les Breuleux

M. Paul Cattin, nous devrions dire, M. Paul, tout court, comme on se plaisait à le dénommer communément, passa son enfance aux Breuleux, au sein d'une famille de pédagogues. Son père et sa mère enseignant simultanément dans deux classes, rien de plus naturel que de voir l'adolescent opter pour la vocation de l'enseignement et suivre la voie de ses parents.

Après avoir fait de solides études à l'Ecole normale, il obtint son brevet d'instituteur au printemps 1897. A part quelques courts remplacements ici et là, quarante-quatre ans durant, il se voua sans compter à sa tâche pédagogique. Il ne cessa d'inculquer à la jeunesse qui lui fut confiée, par un enseignement judicieux et rationnel, avec l'instruction, une éducation à l'épreuve, basée sur des principes chrétiens de valeur, sacrifiant joyeusement à l'école : talent, force, santé, et idéal. Au cours de tant d'années d'abnégation et de dévouement, le cher maître ne fut jamais l'instituteur routinier, cherchant sa voie du côté le plus facile. Il ne suivit pas non plus d'emblée, à « l'aveuglette », les novateurs dans leurs théories plus ou moins osées, plus ou moins sûres et extravagantes, présentées comme panacées en matière d'enseignement. Fort de son expérience et de ses principes, il pratiqua toujours la bonne méthode, la ligne de conduite portant du fruit, le but chrétien de l'étude. Soucieux du bien de l'enfance, il veilla avec un soin jaloux à la sauvegarde spirituelle et morale de la jeunesse et visa à la formation de la personnalité du citoyen pour l'édification de la cité. Il accomplit sa tâche jusqu'au bout, jusqu'au delà même de sa retraite, puisqu'on le vit reprendre allègrement le chemin de l'école alors que les jeunes forces

étaient mobilisées durant la guerre, pour la défense du pays. En retour, le vaillant instituteur fut l'objet d'une reconnaisance méritée et de beaucoup de vénération, en même temps que de l'estime générale.

M. Paul éleva une nombreuse et belle famille. Ce fut un père modèle, plein de sollicitude pour les siens, les entourant de la plus vive affection. Il fut, cela va de soi, récompensé par une affectueuse vénération.

Dans ses rapports sociaux, envers ses collègues, il fit sans cesse montre d'une nature bienveillante, de collègue affable, accorte et jovial, tout de cordialité.

En dehors de l'école, sollicité souvent, appelé à rendre service, à cause de ses dons naturels, il déploya une grande activité. Il fut tour à tour directeur qualifié de la Fanfare, de l'« Echo des Montagnes » et du Chœur des Demoiselles.

Homme de foi, vaillant chrétien, citoyen avisé, brave sans peur et sans reproche, tel fut M. Paul. X.

Albert Wild

(1881 - 1948)

Albert Wild, professeur émérite des Ecoles secondaires de Saint-Imier, s'est éteint après de longs mois de souffrances. Un mal inexorable l'a enlevé à l'affection des siens, à l'estime de ses concitoyens, alors qu'il aurait pu goûter encore d'heureuses années de repos. Albert Wild est né à Saint-Imier dans une nombreuse et belle famille. Il devint instituteur, puis, tout en enseignant, il étudia les lettres à l'Université de Bâle, où il obtint le diplôme de maître secondaire. Il fut nommé professeur à Saint-Imier, s'y maria et y fonda une famille.

Ces quelques mots, qui résument toute une vie, renferment une somme de joies et de peines, indiquent une tâche bien remplie, qui suffisent à honorer la mémoire d'un homme. Il ne nous semblerait pas avoir dit l'essentiel si nous n'évoquions pas mieux le souvenir du défunt.

Albert Wild était un artiste et un esthète. Il avait le goût du beau et de l'humain. Lettres, peinture, musique, tous les arts l'intéressaient et il cherchait en eux ce qui est permanent et vivant. A combien d'entre nous n'a-t-il pas révélé la beauté et l'humaine grandeur des tragiques grecs ? Puis il passait à la Sixtine ou au Louvre pour revenir à Shakespeare ou à Gœthe, à Dante ou à Cervantès. Et qu'il parlât de Beethoven ou de Molière, on sentait vibrer en lui une admiration intense, communicative, pour tous les trésors de l'humanité. Son souci de l'humain et du vrai le poussait à rechercher le détail sans jamais perdre de vue la valeur de l'ensemble. Une seule chose l'irritait — et maintenant que nous

pouvons juger par nous-même, combien avait-il raison — c'était l'utopisme impénitent de ceux qui nient l'évidence de l'éternelle faiblesse humaine. Nous ne saurions assez dire combien ses premières leçons d'esthétique nous ont à la fois charmés et enrichis.

A ses qualités d'esprit et de jugement, Albert Wild joignait d'égales qualités du cœur. Il aimait sa famille. Il avait pour son épouse une tendresse délicate et respectueuse. Il parlait de son fils, de sa fille, avec émotion et orgueil. Il était fier d'être grand-père et l'on sentait son amour pour ses petits-enfants simplement dans la façon dont il s'exprimait à leur sujet. Mais la famille est plus étendue, et son affection débordait ce cadre étroit. Il aimait son village, son pays. Il vibrait à leurs joies, s'attristait à leurs peines, et suivait avec soin tout ce qui se faisait dans l'un et dans l'autre.

Albert Wild aimait sa vocation, ses élèves, ses études. Nous avons très souvent admiré en lui sa connaissance parfaite du français et de l'allemand et le soin qu'il apportait à nous faire bien comprendre ce que voulait dire tel mot ou telle phrase. Il avait appris l'italien, puis le romanche, et il venait nous faire part de ses découvertes et nous l'aurions écouté des heures.

Toujours il savait mettre en valeur ce qui est grand et beau. Il trouvait des perles là où nous n'aurions vu qu'un objet quelconque. Il savait voir ; et les grilles de fer forgé de la maison des Planta à Zuoz, comme le Moïse de St-Pierre-aux-Liens, pouvaient retenir son attention et lui donner une joie qu'il communiquait aisément.

Même dans les jours de grandes souffrances, il gardait son aménité et parlait de l'art et de la vie avec la bonhomie profonde et sereine que donne une vaste culture.

Nous aimerions que ces quelques notes-souvenirs témoignent à la famille en deuil toute la sympathie que nous ressentons, toute la part que nous prenons à sa peine, toute l'admiration que nous conservons pour son cher disparu.

C. G.

Albert Cuttat

(1875 - 1948)

Albert Cuttat, dont nous avons appris avec peine le décès survenu à Genève le 19 juillet 1948, était né à Porrentruy le 8 avril 1875 comme fils de l'ancien préposé à l'Office des poursuites du district, lequel aidé d'une épouse modèle éleva ses enfants dans l'amour du travail et le culte de l'honneur.

Fort de l'exemple et de l'éducation qu'il reçut, Albert Cuttat commença très jeune à se faire remarquer comme fonctionnaire de l'admi-

nistration postale, occupation qu'il menait de front avec la préparation d'une maturité fédérale qui lui permit bientôt d'entreprendre des études de droit. Muni d'une patente d'avocat, il ouvrit une étude bientôt très importante, à Delémont, où il demeura une dizaine d'années pendant lesquelles il joua un rôle en vue comme homme de loi consciencieux et avisé et comme homme politique loyal et désintéressé.

En 1914, ayant entre temps couronné sa formation juridique par l'obtention du doctorat, il fut appelé à diriger la Banque foncière du Jura à Bâle. C'est là qu'Albert Cuttat donna toute sa mesure ; il sut faire face aux nombreuses obligations qu'il assumait et put résoudre avec le maximum d'habileté toutes les difficultés qui se présentèrent par suite de la guerre, notamment les problèmes que posaient l'inflation en Allemagne et les restrictions décrétées dans ce pays en matière de devises.

Retiré d'abord à Porrentruy, il se fixa plus tard définitivement à Genève, tout en restant attaché à sa famille, à sa ville natale, comme aux amis qu'il s'y était fait.

C'est à Porrentruy aussi que les derniers honneurs furent rendus le 21 juillet à cette personnalité qui est un exemple d'énergie dans le travail et du devoir accompli

Joseph Marchand

Instituteur, Saignelégier

(1880 - 1948)

Né en février 1880, Joseph Marchand s'est éteint à l'âge de 68 ans. Il fut nommé au poste de Muriaux en avril 1899, puis éleva une nombreuse famille au Bémont et, en automne 1912, il vint diriger à Saignelégier la classe supérieure de l'école primaire. Teneur du registre des domiciles, directeur de la Fanfare, du Männerchor, président ou secrétaire de nombreuses institutions, il mena à grand train une activité débordante, partage des membres du corps enseignant.

Chargé de l'enseignement d'une classe difficile, penché tout le jour sur des élèves en majorité peu doués, mais avec lesquels il obtenait des résultats appréciables, il ne quittait sa classe que pour le bureau de l'hôtel de ville, où il compulsait des papiers, alignait des chiffres, donnait des conseils, entreprenait des démarches et rendait mille services de toutes sortes.

On ne saurait comparer l'existence de ce citoyen dévoué à la course libre de la nue qui vogue et se dissipe dans l'atmosphère d'une journée sereine d'été, mais plutôt à la fuite du brouillard qui se déchire sur l'arête des rocs et qui sème ses lambeaux dans la bure des sapins en

hiver. La voie qu'il a suivie n'est pas celle du skieur qui, après une trajectoire impeccable, file, élégant, tout droit devant lui. Il a conduit son soc, ouvrant un sillon récalcitrant dans les racines et la rocaille. Et, dans son champ péniblement labouré a germé et mûri un grain dur et savoureux.

Il s'est dépensé, usé jusqu'à la corde pour sa famille, mais tout en se déchirant dans les épines, il a cueilli quelques roses parfumées et nacrées, le frais sourire de ses petits-enfants. Les durs cahots de l'existence l'avaient rendu rugueux parfois, mais ses sautes d'humeur passées, il retrouvait sa jovialité, son esprit bien personnel et son optimisme confiant et sûr.

Joseph Marchand ne se perdait pas dans la foule anonyme, son caractère avait ce quelque chose de particulier qui frappe et qui impressionne. C'était un type, un homme que le voile de l'oubli n'ensevelira pas à Saignelégier. Son ascension haletante et pénible s'est terminée brutalement par une brève glissade suivie d'une chute verticale. En effet, il n'a joui d'une retraite bien méritée que pendant deux mois.

Libre oiseau de passage secoué par la rafale, Joseph Marchand a vécu intensément une vie de peine et de dévouement que Dieu récompensera. Sa veuve, ses enfants conserveront d'un mari, d'un père, le souvenir d'un homme qui a toujours répondu : présent ! quand le devoir l'appelait. Ses nombreux élèves et ses concitoyens du chef-lieu franc-montagnard lui vouent une pensée émue de sincère et profonde reconnaissance.

X.